



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### *Modes.*

N'est-ce pas chose surprenante que les dissemblances acceptées par nos mœurs, et peut-on s'étonner des contrastes piquants de nos modes lorsque les points où elles se montrent sont eux-mêmes si disparates, si diamétralement opposés d'effets et de principes ? N'est-ce pas merveille vraiment que d'apercevoir, dans la même journée, une femme élégante, le matin voilée de blonde, écoutant sous les voûtes de Notre-Dame les paroles mystiques du brillant abbé de Lacordaire, le soir assise aux pieds de la statue de *Spartacus*, et se plaisant à effeuiller un bouquet de fleurs, tout en jouissant de cette harmonie qui vient à la fin des beaux jours former au jardin des Tuileries les plus délicieux concerts ? Puis cette jeune femme, déjà pieuse et frivole, nous la retrouvons terminant

cette douce soirée en venant entendre un dernier acte à l'Opéra, sans indiquer ce qui lui plaît davantage entre la prière, la nature, le théâtre. La partie morale de ces anomalies vaut un traité à part ; mais, dans un article *modes*, il ne faut de tout ceci raconter qu'une seule chose, c'est qu'il est autant de mode d'aller entendre un sermon à Notre-Dame qu'une symphonie de Rossini aux Tuileries ou un grand air à l'Opéra. Reste à mentionner les diversités des toilettes. Sur cet article, nous dirons donc que les négligés destinés à ces prédications si pompeuses se composent le plus souvent de peignoirs en mousseline doublée de soie rose ou paille, avec pélerines garnies de dentelles ; de robes en mousseline imprimée, à dessins légers, avec pélerin ou col de mousseline des Indes brodée ; de redingotes en taffetas écossais ou en poul de soie, nuances très-tendres, liserés en couleur. Les chapeaux,



formes un peu capote, en paille de riz, ornés d'une fleur et d'un demi-voile au bord, soit en blonde, point d'Angleterre ou dentelle de soie, sont les plus jolis avec toutes ces toilettes. Des écharpes, presque toutes blanches, et tissu très-clair, telle que filet, tulle grec, mousseline de soie. Pour plus grand négligé, redingotes en mousseline de laine ou mousseline-cachemire, avec pélerines ouvertes et chemisettes brodées; et enfin toujours grand luxe de manchettes, retournant sur le poignet de la manche, avec une profusion de broderies, et faisant ressortir la fraîcheur des gants, pour lesquels les couleurs un peu tendres sont préférées lorsqu'il s'agit d'une toilette élégante. Quant à la chaussure, rien de mieux que des bottines en gros de Naples écu.

— L'excessive chaleur fait adopter dans ce moment beaucoup de robes en organdi; pour les costumes de promenade, les organdis brochés forment de charmantes robes ouvertes sur le côté, avec pélerine pareille, le tout orné de garnitures festonnées en crête de coq, dans les mêmes nuances que celles de la robe. Une ceinture nouée et des bracelets en ruban également assortis complètent ces toilettes de la manière la plus gracieuse.

— On porte aussi beaucoup d'organdis brochés en blanc. Il est des dessins, des bouquets, etc., qui se détachent sur ces fonds clairs avec un effet charmant. Une dentelle au bas de ces redingotes ou pélerines les rend très-parées.

— La batiste d'Écosse est aussi beaucoup employée pour peignoirs; on en voit de charmantes, garnies tout autour d'un double rang de garnitures pareilles festonnées. La pélerine double, ainsi garnie, donne beaucoup de grâce à la tournure.

— D'autres peignoirs en batiste d'Écosse sont garnis d'une petite valenciennne. Sur le devant, quatre ou cinq nœuds en batiste garnis de valenciennne s'accordent parfaitement avec cette simplicité. La ceinture pareille est également nouée, ainsi

que la pélerine fermée par trois petits nœuds de batiste.

— Les manches continuent à se porter larges et froncées au poignet, mais leur dimension est beaucoup moindre que celles de l'année dernière.

— Nous citerons comme jolie toilette de matin un peignoir en organdi bleu azuré, brodé à pois blancs; rien qu'un ourlet autour de la pélerine et sur le devant, mais une belle ceinture en gros grain bleu, broché blanc, et un ruban semblable noué autour du cou. Un magnifique collet couvert d'une broderie toute formée de jours et de cordonnets, et vraiment plus belle que la dentelle de Malines qui l'entourait. Une capote en poulx de soie blanc, doublée de crêpe bleu, et ornée sur le côté d'une branche de jacinthe bleue.

— Les jeunes personnes portent chez elles beaucoup de robes faites à la vierge, à demi décolletées; une petite coulisse blanche brodée dépasse le haut de la robe. Autour du cou un ruban noué sur la poitrine, ou ayant des bouts qui descendent jusque sous la ceinture. Des manches courtes, et des mitaines noires ou blanches. Un petit tablier en gros de Naples broché ou brodé, avec ou sans bretelles. Les cheveux lisses sur le front et assez bas derrière.

— Parmi les plus jolis chapeaux aperçus aux promenades, nous avons remarqué des pailles de riz et d'Italie de formes et d'ornemens les plus gracieux, qui sortaient des magasins de M<sup>me</sup> Alexina Laroze\*. Ces modes, toutes charmantes dans leur exécution, avaient autant de simplicité que de bon goût.

\* Carrefour Gaillon.



## LORD CHATTERTON.

(SUITE ET FIN.)

L'imagination de Chatterton avait bien travaillé ces deux mois-là. Il avait pleuré d'abord la douce Kitty Bell. Il avait commencé même sur ce sujet une ballade dans le genre de Chaucer. Mais la tendresse jalouse de lady Amundeville, les beaux yeux bleus humides de lady Amundeville, la grâce élégante et aristocratique de lady Amundeville, arrêtaient la ballade de la douce Kitty Bell.

Chatterton fit alors des projets d'avenir.

« Me voilà riche, dit-il, j'ai une femme que j'aime, et j'en suis aimé. J'ai un nom, un rang à la cour. Je ne dépends plus maintenant des caprices d'un libraire. Je ne crains plus les jugemens du public. Je puis faire de l'art pour l'art. O mon brave chef Harold! ô ma bataille d'Hastings! J'ouvrirai mes salons à tous les grands poètes, et puis je voyagerai. Nous voyagerons, Edith, nous verrons l'Italie, l'Espagne, l'Orient. Edith, tu es mon bon ange; que je suis heureux! »

Lord et lady Chatterton partirent pour Londres. Ils avaient une voiture à six chevaux. Les chevaux dressaient la tête; la voiture brûlait le pavé; les domestiques se tenaient droits sur leur siège; les cokenys se mettaient aux fenêtres pour voir passer l'équipage; c'était une entrée digne d'un lord et d'une lady comme lord et lady Chatterton.

Lord Chatterton passa devant la maison de Kitty Bell. Il fit arrêter sa voiture, et descendit avec sa blanche lady.

John Bell grondait ses ouvriers plus fort que jamais.

« Non, non, disait-il, pas un sou de plus. Si vous n'êtes pas contents, allez chez d'autres. Je ne connais que cela, moi. »

Le quaker, assis sur le fauteuil au pied

de l'escalier, lisait la Bible aux deux petites filles en deuil.

« Je veux revoir la chambre où j'ai tant souffert, » dit lord Chatterton.

Le quaker se leva, le reconnut et lui serra la main. Les petites filles le reconnurent aussi.

« Chers enfans! » dit Chatterton en passant les doigts dans leur chevelure blonde.

Lord et lady Chatterton montèrent l'escalier que la pauvre Kitty Bell avait descendu pour mourir. A mesure que Chatterton s'élevait dans cette région de douloureux souvenirs, une poésie pleine de tristesse s'étendait sur son âme. Son titre de comte et sa richesse lui semblaient bien peu de chose auprès de l'idéal grandiose qu'il retrouvait là. Chaque atome de l'air qu'il respirait lui rappelait cette noble muse, la douleur. Sa petite cellule se peuplait de fantômes évoqués autrefois par son imagination, et quand il revint dans la chambre où Kitty Bell n'était plus, il était tout honteux de son bonheur.

« Mon ami, dit-il au quaker, vous allez venir loger chez moi.

— Tom, dit le quaker, je ne quitterai pas ces deux enfans.

— Eh bien! dit Chatterton, si je pouvais faire quelque chose pour eux et pour vous?

— Ces enfans n'ont besoin de rien, dit le quaker, et moi bien moins encore. Mais toi que je porte dans mon cœur, écoute les conseils d'un vieil ami. Tu as besoin de conseils, puisque tu es riche. Prends garde que le génie ne suffise pas, aux yeux de Dieu, pour absoudre de la richesse. Celui-là doit avoir de l'or, disent les Orientaux, qui a la main ouverte; celui-là doit être riche, qui a la charité.

Le quaker donna le baiser de paix à Chatterton sous son grand chapeau. Les deux jeunes gens remontèrent en voiture; les postillons firent claquer leur fouet; les nobles chevaux piaffèrent; les beaux hô-



tels de Londres passèrent avec la rapidité de l'éclair sous les yeux de milord, et, en quelques minutes, il se trouva dans ses appartemens somptueux de Chatterton-square.

Il y avait trois salons qui se suivaient tous les trois. Chaque salon avait trois fenêtres qui regardaient Hyde-Park. Les plafonds étaient hauts et décorés de sculptures; des tentures de Pékin, de velours et de damas tombaient sur les lambris, et le parquet se cachait sous des tapis de Perse. La chambre de lady Edith était bleu et argent; son boudoir, octogone, avait sur ses panneaux des déesses, des bergères et des tourelles; une porte de glace séparait ce boudoir de la bibliothèque de Chatterton.

La bibliothèque recevait le jour d'une fenêtre gothique; on voyait sur les vitraux des casques, des écussons et des sujets de tableaux tirés de la bataille d'Hastings. De vieux poèmes reliés à la manière du moyen-âge, des manuscrits précieux, des recueils de chroniques et de chartes remplissaient les rayons de la bibliothèque: c'était un parfum de poésie dans cette solitude, qui fit rêver lord Chatterton.

« Ah! dit-il, Edith, être deux, être seuls, au milieu des visions qui flottent dans ce monde magique, ce sera trop de bonheur. »

Cette nuit-là Chatterton fit des vers, et le lendemain il les dit à la blanche Edith. La blanche Edith trouva ses vers superbes, et elle en était encore toute ravie quand sa mère entra.

Londres mit bientôt sa robe d'hiver toute panachée de raouts, toute brodée de bals, toute festonnée d'élégance et de fashion. Edith était femme à la mode autant que romanesque; puis elle avait un crime à se faire pardonner. Elle savait que le monde est tout-puissant: il vous tient par des liens frêles en apparence, comme ceux de Lilliput; mais ces liens, le géant Gulliver n'a pu les rompre, et le géant Byron a souffert cruellement

pour les avoir brisés. Lady Chatterton, avec un sentiment délicat de la poésie, possédait cette finesse de tact qui suit la chaîne des convenances sociales jusque dans ses ondulations les plus imperceptibles. Elle résolut de vivre la vie de la foule; de ne monter sur aucun piédestal, et de se faire pardonner les joies de son cœur en marchant comme les autres sur le pavé du temple.

L'été vint. Amundeville était à cinq milles de Londres. Chatterton avait trois cents parens et quinze cents amis. Ces amis et ces parens avaient des chevaux de race, des landaus, des calèches, des wiskys et des tilburys. Une lady à la mode comme lady Chatterton, ne pouvait fermer à tout ce beau monde la porte de son castel. Chatterton eut tous les jours cinquante personnes chez lui.

Cependant la vie élégante et fashionable entraînait chez lui par tous les pores; elle amollissait peu à peu ses fibres, et s'il avait encore une voix pour dire à lady Edith des paroles d'amour, ses lèvres ne pouvaient plus prononcer les mots magiques qui faisaient frémir dans leur poussière les corps des chefs tombés à la bataille d'Hastings.

Il se sentait parfois une grande douleur et comme une honte amère de se voir si petit; mais les courans du monde venaient le prendre au milieu de sa rêverie, et force lui était de s'abandonner au mouvement des vagues.

Enfin, après un an de cette vie oisive et agitée, il fit un effort pour en sortir.

« Allons en Italie, » dit-il à lady Chatterton.

Lady Chatterton fut ravie du voyage. Elle commanda une voiture à son sellier. Il y avait un lit dans cette voiture, un buffet, une table à écrire et une bibliothèque. Cette voiture était énorme. Lady Chatterton voulait que sa fille, qui avait six mois, et la nourrice de sa fille, et sa bonne, pussent y trouver place. Les autres domestiques étaient dans une voiture de suite. Les chevaux de poste arrivèrent,



et l'on courut vers Douvres au galop.

« Italie! disait le poète! là je serai seul; là je serai libre; là je pourrai me donner à mes rêves sans craindre d'être éveillé. »

Lady Chatterton avait des lettres pour toutes les villes d'Italie. Elle voulut passer le carnaval à Venise et la semaine-sainte à Rome. A Rome comme à Venise, Chatterton retrouva le raout sous le nom de *conversazione*; il retrouva les bals et les concerts, les visites et les promenades à cheval; les amis, les parens, les oisifs, Londres enfin, sous un ciel plus doux.

Chatterton revint à Londres furieux.

« Edith, mia cara, dit-il, quel bonheur ce serait de renfermer notre vie dans notre intérieur, de ne voir personne, de ne plus aller au bal, de ne plus faire de voyages, et de nous créer à tous deux une solitude dans le château d'Amundeville! »

Chatterton passa deux jours à Londres.

Il fit part de son projet à lady Fitz-Fulk qui se fâcha tout rouge; Chatterton fut inébranlable; il dit hautement qu'il se retirait à la campagne et qu'il ne voulait y voir personne.

Chatterton et sa blanche lady se firent un petit Parnasse au château d'Amundeville. Les bruits de la ville de Londres venaient mourir sur leurs tapis de gazons, et les brises du soir n'enlevaient que des chants de poésie au mystère de leurs buissons de roses. Cette vie arcadienne et pastorale parut douce d'abord à lady Chatterton.

Pendant que milord faisait son poème, milady lisait un roman au fond de son cœur. Mais le poème de milord dura plus long-tems que le roman de milady, et alors... alors...

— Ma foi, rien n'est hideux comme un poète en mal d'enfant: cette plume qui crie sur le papier, ces yeux qui s'égarerent, ces cheveux qui se hérissent, ces doigts qui se crispent sur le front, cette parole brusque et dure qui repousse comme des interruptions les plus caressantes et les plus douces paroles!

Quand le roman de milady fut fini, comme le poème de milord durait encore, milady prit un autre roman, un... un... un petit cousin que milord introduisit lui-même dans le château d'Amundeville; pauvre lord Chatterton!

Enfin, ce grand poème, fils de la solitude, et qui avait coûté si cher, venait d'être terminé. Lord Chatterton partit pour Londres; le galop des chevaux était trop lent au gré de son impatience. Il salua les fumées de la ville, comme il aurait salué les fumées de la gloire, et ne put retenir un cri de joie quand il se vit dans sa bibliothèque de Chatterton'square.

Chatterton lut son poème: c'était la Conquête de l'Angleterre par les Normands. Il fut convenu que Guillaume ressemblait à lord Headfool; Harold à lord Mindless; la reine Hedwidge à lady Sainclair: la sorcière Ethelrède à lady Pembroke; et que lord Chatterton avait tout bonnement versifié les mille et un *on dit de raout*.

Toutes les coteries de Londres se soulevèrent contre lord Chatterton. Les femmes s'indignèrent, les hommes s'écrièrent, les vieillards dirent: « Ce n'était pas ainsi de notre tems. »

On effraya tellement lady Chatterton, qu'elle alla se jeter aux pieds de son mari, sanglotta, pleura, pria et jura qu'elle serait la plus malheureuse des femmes si le poème voyait le jour.

Lord Chatterton jeta son manuscrit au feu.

Lord Chatterton fit bien. Que lui servait d'être poète, lui homme du monde, homme riche, homme à la mode! Lord Chatterton apprit à danser le menuet, à boxer, à boire et à chanter; il conta des histoires, aiguisa des bons mots, et dessina le paysage avec un remarquable talent d'amateur; il fit merveilleusement la révérence aux dames, et quand on lui montra dans un coin du salon un homme pâle, grave, gauche, timide et délaissé:



« Oh ! dit-il avec un geste de mépris, c'est un artiste, c'est un poète. »

Quand j'eus l'honneur de voir lord Chatterton, c'était en 1817. J'avais fait un petit voyage à Londres cette année-là pour manger du rostbeef avec mon bon ami Murray, le libraire de Byron. Murray s'intéressait beaucoup à un pauvre jeune homme qui faisait de fort beaux vers, mais qui mourait de faim. Comme j'avais eu l'occasion de rendre quelques services à lord Chatterton pendant un de ses voyages sur le continent, je me chargeai de solliciter pour la misère du poète auprès du noble lord. Je trouvai sa Grâce dans un de ses beaux salons de Chatterton-square. C'était un petit vieillard bien gras, bien joufflu, bien rose, poudré à blanc, qui tenait sa tête bien droite et jouait une partie de tric-trac avec un neveu, futur héritier de sa pairie. Lady Chatterton regardait danser au piano un essaim de petites filles. Elle me reçut avec beaucoup de grâce, eut la bonté de se rappeler mon nom, et de me présenter à lord Chatterton. Milord m'écoula fort poliment, me reconduisit jusqu'à la porte, et me dit : « Je suis désolé, monsieur Bach, je ne puis rien pour votre ami : j'ai mes pauvres, voyez-vous ! et mes fermiers ne paient pas. »

Samuel BACH.

## Une Chasse au Renard.

Dans un moment où l'imitation des plaisirs anglais est porté chez nous à sa plus grande expression, nous transcrivons une description tout-à-fait analogue au goût des chasses et *steeple-chases*, qui s'est emparé si vivement de nos jeunes caractères français, et fait revivre sur le peron de Tortoni les discussions qui agitent les cercles fashionables d'Angleterre.

Par un tems brumeux et froid, avec un sol imprégné d'eau et dans lequel les jam-

bes des chevaux enfonçaient jusqu'aux jarrets, nous partîmes de H..... H.... pour nous rendre à douze milles plus loin, au lieu assigné pour une chasse au renard. La ronte se fit avec une grande rapidité, sur des chevaux que nous échangeâmes contre des *hunters* qui nous attendaient. Une soixantaine de chasseurs en habits rouges, un nombre à peu près égal de fermiers dans leur costume habituel, deux piqueurs que distinguaient leur casquette en cuir bouilli et un cornet fixé dans un étui à l'arçon de la selle, et quarante ou cinquante chiens de formes très-communes et à oreilles écourtées, composaient, avec le renard qui fut immédiatement lancé, le matériel de la chasse.

A peine l'animal fut-il sur pied, que les chasseurs prirent le galop de course, afin de tenter de suivre une meute d'une prodigieuse vitesse, et à laquelle les haies et les fossés qui séparent les champs donnaient un grand avantage. La rapidité de leur course ne permettant pas aux chiens de faire entendre leur voix, ce n'était qu'à l'aide de la vue, et par une sorte d'instinct, que l'on pouvait se porter dans la direction qu'ils avaient prise. Après dix minutes, la chasse ne présentait plus qu'une confusion de cavaliers cherchant à se dépasser, franchissant les haies, les barrières, les fossés qu'ils rencontraient, avec une résolution qui faisait honneur à l'étonnante vigueur des chevaux et à l'intrépidité de ceux qui les montaient.

Lorsque l'on n'a pas suivi une chasse anglaise, on ne saurait se former une idée de tout ce que l'abnégation de la conservation personnelle peut forcer un homme à demander à la force et à l'adresse d'un cheval. Presque toutes les haies sont séparées des champs qu'elles enclosent par deux fossés de deux pieds de largeur chacun. Le cheval doit traverser d'un même saut les deux fossés et la haie. Malheur au cavalier si, calculant mal son élan, l'animal met les pieds de devant dans le se-



cond fossé ; il en résulte une chute terrible lorsque les fossés sont trop larges pour être franchis d'un même bond, le cheval arrive sur la crête qui les sépare, marque un tems d'arrêt, et de lui-même, et sans hésitation, atteint le sol, toujours en contre-bas, dans lequel le second fossé est creusé. Ces sauts, du haut en bas, sont fréquens et donnent lieu à peu d'accidens. Lorsqu'une haie est trop élevée, on cherche un endroit où les branches moins rapprochées présentent une sorte de passage ; on y dirige son cheval, sur le cou duquel on s'étend, et on s'abandonne à l'instinct de l'animal, qui se démène avec une admirable adresse au milieu des difficultés qui embarrassent cette voie étrange. Le double fossé, la haie, les broussailles qui se croisent, rien ne l'arrête. L'effet de ce genre de saut étonne le spectateur qui le voit pour la première fois, soit par l'habitude et la sorte de raisonnement qu'il fait supposer chez le cheval, soit par la promptitude avec laquelle le cheval et le cavalier disparaissent.

Après une course d'une heure, et sans que la sagacité et le talent des piqueurs eussent été mis à contribution, le renard fut pris. Deux ou trois chasseurs, que le hasard ou la vitesse de leurs chevaux, plus que leurs combinaisons, avaient favorisés, étaient présents à la mort ; les sons aigus des cornets des piqueurs appelèrent les autres, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que la masse des amateurs fut réunie. On offrit la queue du renard au chasseur qui s'était le plus distingué ; on récapitula les hauts faits et les accidens ; on rit des larges taches de boue qui révélaient les chutes que l'on aurait voulu cacher. Quelques personnes prirent la direction des lieux où elles avaient vu tomber ceux de leurs amis qui n'étaient pas présents, et allèrent leur offrir une aide qu'emportés par l'ardeur de la chasse elles n'avaient pas songé à leur proposer au moment où elle eût été le plus utile. On se sépara, et chacun retourna chez soi.

## Arts.

### MUSÉE COLBERT.

Les salons de M. Gauguin viennent encore de servir d'asile à une longue série d'œuvres plus ou moins remarquables. Parmi les ouvrages qui tapissent ces galeries, nous en remarquons plusieurs refusés au Salon de 1835 *de par le jury*, et qui sont certainement bien supérieurs à beaucoup de toiles qui n'étaient entrées au Louvre qu'à force d'intrigues. C'est que, voyez-vous, ce jury est un composé de vieillards qui, bien qu'*académiciens*, sont restés stationnaires, étrangers à toute espèce de progrès de l'art, je dirai même plus, antipathiques aux idées neuves de nos jeunes artistes. Ce sont des peintres dont les compositions sont le résultat du calcul plutôt que le fruit de leur imagination, et qui, dans leurs ateliers, ont autant de tisanes et de drogues que de palettes et de couleurs.

La plus belle composition de ce musée est *la Convention votant la mort de Louis XVI*. Ce dessin, dû au talent de M. Chenavard, est d'un effet admirable ; on y retrouve cette énergie de composition qu'on remarque dans *le Jeu de Paume* de David. Les têtes de Robespierre, Marat, Danton, Vergniaud, Camille Desmoulins, et d'autres célébrités révolutionnaires, se distinguent au milieu des groupes par leur ressemblance. En un mot, M. Chenavard s'est surpassé.

*Le dernier Banquet des Girondins*, par M. Rouvière est aussi une belle œuvre ; cette peinture cependant est inférieure au dessin dont nous venons de parler.

Quelques sculptures de M. Préault complètent ce musée de victimes.

Il faut cependant avouer que là figurent bien des ouvrages qui ne méritaient réellement pas les honneurs du Salon, et que



L'opinion publique a marqués d'une répugnance plus fatale à l'artiste que toutes les décisions du jury officiel.

### JE NE SAIS PAS L'ÂGE QUE J'AI.

Qu'en vers joyeux un doyen de Cancale  
Ait retrouvé sa verve de vingt ans,  
Qu'en vers glacés un vieux mari signale  
Le vieux bonheur qu'on goûte à cinquante ans,  
Moi, j'ai brûlé cet acte de baptême  
Qu'à ma naissance on avait rédigé;  
Comme toujours je ris, je bois et j'aime,  
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

A ces repas que l'esprit assaisonne,  
Où la folie inspire les bons mots,  
Mon appétit ne le cède à personne,  
Et ma gaité trouve encor des échos;  
Et quand au loin sa main blanche disperse  
Les flots mousseux du champagne obligé,  
Je bois sans eau le vin qu'Eglé me verse,  
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Vous me traitez, Eglé, sans conséquence,  
Et vous jouez avec mes cheveux blancs;  
A mes regards vous livrez sans défense  
Ce que l'on cache à des yeux de quinze ans;  
Vous souriez quand ma main se hasarde  
A rajuster un chiffon dérangé;  
Vous souriez !... Eglé, prenez-y garde,  
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

J'ai vu le Nil réfléchir nos images,  
Moskou, Lisbonne arborer nos drapeaux,  
Paris foulé par des hordes sauvages,  
César vaincu s'exiler sur les eaux;  
J'ai vu régner la paix, la monarchie,  
Couthon, Barras, le sabre, le clergé,  
Les lois, la peur, la gloire et l'anarchie...  
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Pour allonger, pour décrépir ma vie,  
L'art ne m'a point refait une santé,  
Mon sang bouillonne au seul nom de patrie,  
Mon cœur palpite au mot de liberté.  
Voué par goût à d'humbles destinées,  
Aucun plaisir n'est par moi négligé;  
Sans les compter j'amasse mes années,  
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

DE ROUGEMONT.

### LES RÉGIONS ARCTIQUES.

Les régions arctiques ont conservé tout l'intérêt des premiers tems de leur découverte; là se trouvent en effet réunis tous les élémens d'une émotion puissante: une nature morne et terrible, le spectacle de l'homme luttant contre les obstacles les plus formidables, faisant une guerre acharnée aux plus gigantesques animaux qui existent sur le globe, ou conduit par un motif plus noble, bravant des souffrances inouïes pour résoudre une question purement scientifique. Les premiers navigateurs qui s'enfoncèrent dans ces profondeurs des mers du Nord durent nécessairement en rapporter toute une odyssée d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres, et de fait, leurs narrations laissent peu de chose à désirer à cet égard. Tantôt ils ont vu ce fameux *Kraaken* ou poulpe gigantesque semblable à une île flottante, enlaçant de ses bras immenses les plus hauts mâts des navires, et entraînant ces derniers dans l'abîme; tantôt ils ont éprouvé des tempêtes pareilles à celles décrites par Lucain, pendant lesquelles les poissons et même les baleines sont lancés hors des ondes et voltigent dans les airs, ou bien des fantômes aux formes vagues et menaçantes leur sont apparus sur les rochers à pic des côtes de la Norwége ou de la Laponie, quelque chose enfin de la sombre et vaporeuse mythologie du Nord. On peut voir entr'autres un curieux échantillon des aventures de cette espèce dans les *Insignes Navigations de Struys*, imprimées à Amsterdam en 1610.

A ce Numéro sont jointes les planches 1166 et 1167.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDRET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

25 Juin 1835.

Nº 66.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens Nº 21 pres le passage de l'opera.

*Chapeau Calèche en paille de Riz.*

*Rédingote en gros d'Orient. Ecosais, façon Mme Camille, rue Chivault, 3.*

Messrs J. & J. Fuller Nº 34, Rathbone Place, London.







# Modes de Paris.

25 Juin 1835.

Nº 2167.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille cousue, et Bonnet en blonde crin de fleurs.

M<sup>me</sup> Saulot Jeune rue de la Saxe, 28.

Bonnet en tulle crin de Rabans M<sup>me</sup> Besnard rue de la Bourse, 8

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller Nº 34, Rathbone Place, London